

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

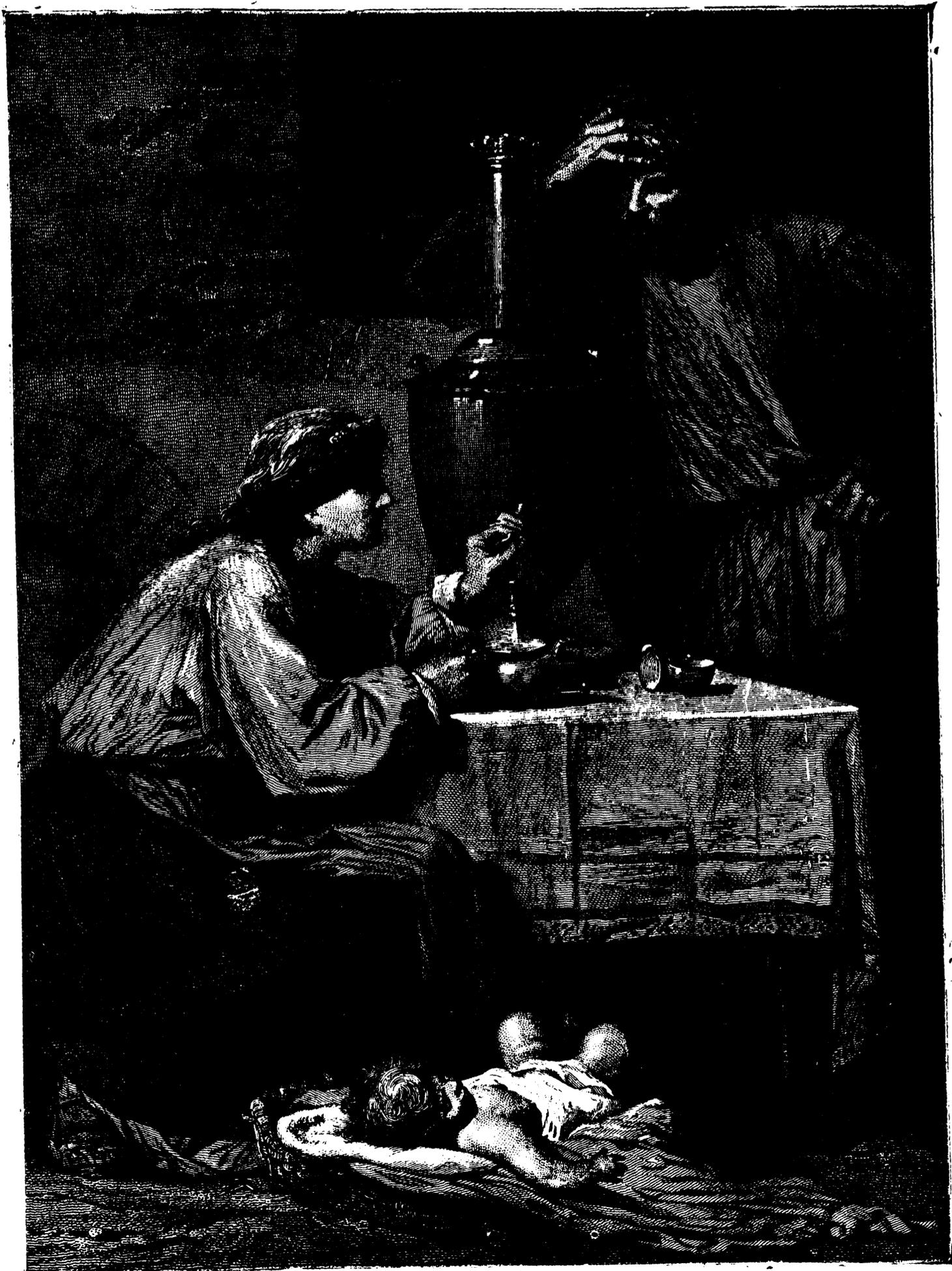
Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ÈME ANNÉE, No 290—SAMEDI, 23 NOVEMBRE 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



INTERIEUR DE PAYSAN RUSSE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 23 NOVEMBRE 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—En fumant, par Roul Renault.—Les supplices chinois (avec illustrations).—Poésie : Réverie, par Adolphe Poisson.—Le petit bleu, par Chs-M. Ducharme.—Promenade à travers l'Exposition Universelle, par P. Colonnier.—Nos primes : Liste des réclamaux.—Les loisirs d'un homme du peuple.—Notes et faits par Alcide Chausse.—Feuilleton : Les Mystères de Panama.

GRAVURES : Intérieur de paysan russe.—Une beauté d'autrefois.—Les supplices chinois : Prétroire chinois ; Les soufflets ; Première cage ; Deuxième cage.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS GRAVURES

Les photo-gravures de la brigade du feu de Montréal, que nous avons ordonnées et que nous devons commencer à publier aujourd'hui, sont forcément remises à la semaine prochaine, par suite de la mortalité qui vient de frapper l'un des enfants de M. Armstrong, à qui nous avons confié l'exécution des clihés.



* * Les citoyens de Montréal ont assisté, l'autre jour, au spectacle lamentable d'une foule d'aveugles, de boiteux et d'infirmités de toute sorte assiégeant l'Hôtel-de-Ville, afin de prier le maire de vouloir bien s'intéresser à leur sort et de les exempter de la taxe annuelle que les échevins ont imposée dernièrement sur tous les racleurs de violon, tourneurs d'orgue de Barbarie et musiciens (?) ambulants quelconques, se faisant entendre dans les rues.

Chacun d'eux a des raisons exceptionnelles à offrir.

—Cinq enfants, monsieur le maire, aveugle, pas d'autres moyens de gagner ma vie...

—Une jambe coupée par le chemin de fer du Grand Tronc, monsieur le maire...

—Moi, c'est le Pacifique qui m'a estropié, monsieur le maire...

—Cul de jatte, monsieur le maire, cul de jatte de naissance...

—Mort au champ d'honneur, monsieur le maire, les deux bras enlevés par un boulet à Reichoffen, je n'ai plus que ma voix...

—Né à Naples, moussou le maire, fainéant de naissance, sai pas travailler...

—Espion allemand, *mein herr*, chassé de France...

—Virtuose du ruisseau, monsieur le maire, ne découragez pas es beaux-arts...

—Trente ans de service dans les rues de Montréal, M. Grenier, vous me connaissez bien...

—Pas le sou, mon bon maire, je n'ai plus qu'à aller en prison ou me jeter à l'eau...

—Cinquante piastres ! monsieur le maire, vous n'y pensez pas, je serai obligé d'hypothéquer ma maison...

Si toutes ces raisons, dont quelques-unes paraissent fantaisistes, n'ont pas été données, elles auraient pu l'être, car la famille des musiciens ambulants fournit tant de variétés qu'il serait difficile d'en fixer la limite.

Pauvres diables, infirmes réels, faux infirmes, blessés, paresseux, élopés, déclassés, exploités de la charité publique, etc., il y a un peu de tout parmi eux, des honnêtes gens, des malheureux, et des chenapans, tout comme dans les autres classes de la société.

Les chanteurs des rues ont presque disparu maintenant, mais il y a quelques années, quinze ou seize ans, ils étaient nombreux, et vous vous souvenez sans doute des deux pseudo-marins français, l'un sans bras, l'autre n'ayant qu'une jambe, qui récoltèrent pas mal d'écus en chantant : *les Cuirassiers de Reishoffers* ou *l'Alsace*. Aucun d'eux n'avait jamais endossé l'uniforme, m'a-t-on dit souvent.

Et la Française, comme on l'appelait, qui nasillait des romances pleurades...

Les Italiens, eux, se divisent en deux classes ; les racleurs de violon et les joueurs d'orgue de Barbarie ; les premiers tiennent leur instrument droit et ont l'air de se frotter le ventre avec leur archet, les seconds se contentent de tourner la manivelle, la lâchant parfois au milieu d'une note, qui continue à gémir, pendant que le sujet de Humbert Ler ramasse le sou qu'on lui a jeté.

Les Allemands ne circulent jamais seuls, mais bien par bandes de trois ou quatre, soufflant dans des cuivres. Ce sont les plus dangereux, car ils font le plus de bruit. On n'en voit presque plus.

Les Canadiens, oh ! les Canadiens, sont tous violonistes, mais violonistes de la bonne école, le violon bien appuyé au cou, le bras droit dans la position réglementaire et tout le corps animé d'un balancement des plus agréables pendant que le pied gauche frappe énergiquement la mesure.

Et les airs qu'ils jouent ! quel goût ! quelles giges !! quelles giges !!!

* * L'école du marché Bonsecours et celle de la colonne Nelson, deux écoles rivales, ont produit des artistes dont le nom vivra longtemps dans la mémoire des habitants des paroisses les plus reculées.

Quand je suis arrivé en Canada, en 1872, j'ai connu le plus célèbre de ceux qui se sont illustrés à l'ombre du portique de la vieille église de Bonsecours.

Sicard, Sicard de Carufel, n'était pas sot, tant s'en faut, et nombre d'avocats ont gardé son souvenir, car il a consulté presque tous les hommes de loi au sujet de son héritage.

Sicard prétendait descendre d'une riche famille française, des Sicard de Carufel, établis dans le pays depuis les premiers temps de la colonie ; ses ancêtres possédaient, à son dire, la seigneurie de Maskinongé, et il avait été dépouillé d'un héritage qui lui revenait à Chicago.

A l'appui de ses prétentions, le bonhomme produisait des documents et papiers de famille, qui semblaient prouver qu'en effet il était de souche noble, mais la filiation était cependant difficile à retracer d'une manière exacte.

Quand à ses droits à l'héritage, ils ont dû paraître toujours un peu problématiques puisque pas un avocat n'a voulu se charger de sa cause.

Sicard parlait avec assez d'esprit, avec bon sens même sur toutes choses étrangères à son héritage, mais une fois parti sur ce thème, il s'écartait, diguait et fulminait surtout contre l'infamie des gens qu'il prétendait l'avoir volé.

Au reste, aussi brave homme que mauvais musicien, son violon lui rapportait de quoi vivre et ses papiers de quoi espérer.

Il est mort, m'a-t-on dit, convaincu qu'il aurait dû être riche et qu'il était grand artiste. N'est-ce pas le sort d'un grand nombre de joueurs de violon ?

* * Charles Pagette est le chef actuel de l'école de la colonne Nelson, et c'est au pied du monument du célèbre marin que vous le voyez chaque jour, entouré d'une école d'amateurs et d'admirateurs de son talent.

Pour jouer les giges, il n'a pas de rival et il faut le voir, les jours de marché, s'escouant des deux bras, du corps, des jambes et des pieds, pendant que son auditoire l'écoute et le regarde bouche béante.

Il arrive à cinq ou six heures du matin, en été, s'installe, attend quelques instants, puis quand l'aveugle voit qu'il y a du monde près de lui, il prend son instrument—non pas un objet de luxe, un Maggiori, un Stradivarius ou un Guarneri, non, mais un bon violon en bois, solide, pouvant aller à la pluie comme au soleil, un de ces violons de braves gens qui n'ont pas peur de s'avancer dans les chantiers—il presse avec amour son violon sur sa poitrine, l'excite légèrement en pinçant les cordes qui, phénomène étrange, sont toujours d'accord, à son dire, et commence cette fusillade de notes qui ne s'interrompt qu'à midi, pendant quelques minutes, pour ne finir qu'à la brunante.

Les giges se succèdent ; de temps à autre, un jeune habitant excité sans doute par la musique qui lui donne des fourmis dans les jambes et par le whisky qui lui met la tête en feu, s'élance sur les dalles de la base de la colonne et se met à danser avec ardeur, puis s'anime davantage, et la lutte commence entre le musicien qui joue des bras et le danseur qui joue des jambes.

Ce sont là de beaux et grands combats entre les biceps et les mollets, mais Pagette n'a jamais été vaincu.

Il peut jouer pendant des journées entières et quand parfois, éreinté, épuisé, rendu, il semble ne plus avoir la force de tenir son archet, il suffit qu'on lui dise :

—Allons, M. Pagette, jouez nous donc *Money Musk*...

Aussitôt sa figure s'illumine, son bras redevient plus vigoureux, l'artiste se redresse et son œil éteint se dirige vers le ciel.

Ah ! c'est que *Money Musk* est son triomphe, la gige incomparable qui n'a jamais été comprise et rendue que par lui ; c'est à lui, bien à lui *Money Musk*.

Disons le, Pagette a le bonheur de savoir que son talent est apprécié, et ce n'est pas sans orgueil qu'il apprend chaque jour dans quels termes on parle de lui dans toute la province.

Il y a quelques années, quand Martel et Prume se firent entendre à l'Assomption, plus d'un auditeur ne s'est pas gêné de dire tout haut après le concert :

—Y jousent ben... mais c'est pas comme Pagette !

* * Non loin de la colonne Nelson, au coin de l'Hôtel-de-Ville et de la rue Gosford, se trouve un autre aveugle, artiste d'un genre différent, mais d'une endurance égale à celle de Pagette.

C'est un vieux chanteur que j'ai toujours connu à Montréal, chantant du matin au soir, en s'accompagnant avec le bruit des sous qu'il agite dans son gobelet de fer blanc.

Ce brave homme a la note patriotique, et c'est lui qui a adopté cette chanson dont je ne me rappelle que le premier couplet :

Napoléon mit sa main dans sa poche,
Il en tira un flacon de vin blanc,
Il en servit son voisin le plus proche
Et tous les deux s'en trouverent fort contents !

Il y a soixante couplets, tous plus forts les uns que les autres, mais l'auteur de cette chanson est malheureusement inconnu.

Si son répertoire est limité, son énergie ne l'est pas, car il est à son poste du premier janvier jusqu'à la saint Sylvestre, sauf les dimanches qu'il consacre à un repos bien mérité.

Il n'est pas millionnaire.

* * Baptiste Richer s'est longtemps tenu au coin de la rue Notre-Dame et de la place Jacques Cartier, mais il s'est établi souvent aussi au marché Bonsecours où il jouit d'une réputation solide.

J'ai peu de renseignements sur cet aveugle, mais ceux de mes lecteurs qui ont gardé la collection

du *Franc-Parleur* trouveront, dans le volume 1870-71, sa biographie écrite par M. Ernest Tremblay. Gosselin, autre musicien ambulante, est aussi bien connu.

Il cumule, puisqu'il joue du violon et chante en même temps. Comme il voit à peu près assez pour faire une différence entre le Palais de Justice et un usurier qui passe, on le rencontre un peu partout dans le quartier de l'Hôtel-de-Ville. Il s'aventure parfois jusqu'à la rue Saint-Denis ou la rue Saint-Hubert, mais ce sont ses plus grandes excursions.

Gosselin n'appartient à aucune école et se trouve, par cela même, partout chez lui.

Ce virtuose de la rue a un organe vocal que personne ne lui envie, mais qu'il ne voudrait pas céder non plus à personne, car s'il n'a pas des millions dans le gosier, son larynx lui fournit de quoi ne pas mourir de faim.

Une de ses chansons favorites est celle de M. de Lapalice, et il faut l'entendre chanter d'une voix émue :

Il épousa, ce dit-on.
Une vertueuse dame.
S'il avait vécu garçon.
Il n'aurait pas eu de femme.

Il en fut toujours chéri.
Elle n'était point jalouse.
Sitôt qu'il fut son mari
Elle devint son épouse.

Il passe près de huit ans
Avec elle, fort à l'aise.
Il eut jusqu'à huit enfants
C'est la moitié de seize.

Gosselin est encore jeune, il a à peine trente ans, mais le métier qu'il fait l'a vieilli avant l'âge.

* * Chose étrange, Québec n'a point de célébrités de ce genre, et comme j'en demandais la raison plusieurs personnes me dirent que la faute en était au Conseil-de-Ville qui défend de cultiver les beaux-arts en pleine rue.

Faucher de St Maurice, qui était présent, ne fut pas de cet avis et répondit : *Nin*. (Et il a une manière brève, sèche et nasale de dire Nin qui ne souffre pas de réplique).

— Quel est donc votre avis ? lui dis-je.

— Question de température.

— Comment cela ?

— C'est le Nord-est qui casse les chanterelles.

Tout s'explique alors.

Faucher ajoute même que le violoniste ambulante ne commence à vivre que sous la latitude de Trois-Rivières, et je m'en rapporte à lui.

La plupart des villes ont leurs célébrités des rues, et tous ceux qui ont vécu à Boston, ont connu la vieille Française légendaire et presque Centenaire, qui assise sur le *Common*, tournait mélancoliquement tout le jour la manivelle d'un instrument presque aphone.

Cette vieille était, dit-on, veuve d'un officier qui avait servi sous Napoléon 1er, et son portrait a souvent été publié dans les journaux de la ville. Elle faisait pour ainsi dire partie de l'histoire de Boston.

Il me resterait bien à parler des joueurs d'orgue de barbarie, mais ils sont peu intéressants ; la plupart d'entre eux, pour ne pas dire tous, ont bon pied bon œil, et sont foncièrement paresseux.

On m'a dit que quelques-uns avaient des propriétés et que, règle générale, ils ne sont pas à plaindre.

Que le Conseil-de-Ville de Montréal impose à ces gens là une licence de cent piastres, si cela lui fait plaisir, personne ne s'en plaindra, mais je demande grâce pour les pauvres violoneux ou chanteurs aveugles qui méritent plus de pitié que de taxes.

* * Oh, les drames de la vie !

Dans un pauvre village du comté de Montcalm, vivaient deux pauvres vieux époux ; lui, avait près de quatre-vingt ans, elle, environ soixante-dix.

Ils vivaient, est presque une figure, car il serait plus vrai de dire qu'ils essayaient de s'empêcher de mourir.

Aux premiers beaux jours du printemps dernier, le vieux fit une certaine quantité de sucre d'érable qu'il vendit et livra à Montréal à des individus qui lui rirent au nez quand il en demanda le paiement.

Il déposa bien une plainte à la Cour, mais le coup était trop rude pour le vieillard, car le prix du sucre d'érable représentait pour lui et sa compagne du pain pour plusieurs mois, et il mourut avant que la cause ne fut entendue.

La tête de la malheureuse qui lui survivait ne put supporter ce choc, et, après avoir végété quelques mois, elle vint de se pendre près de la chaumière où, malgré toutes les privations, elle avait souri et aimé.

« Il y a, dit La Bruyère, une espèce de honte à être heureux à la vue de certaines misères. »

C'est tristement vrai.



EN FUMANT

J'ai le pénible devoir de vous annoncer une bien triste nouvelle.

Notre chevreuil, que nous gardions en domesticité depuis bientôt trois ans, et qui faisait presque partie de la famille, dégoûté de la compagnie des bipèdes, et désireux d'aller recevoir le dernier soupir de son grand-père, nous a laissés sans adieu la semaine dernière.

Un bon matin, comme je m'apprêtais à lui préparer son picotin, deux de mes petits frères vinrent me trouver et se braquèrent devant moi, me regardant d'un air tout-à-fait mystérieux. Je ne savais quoi penser de cette attitude de mauvaise augure et j'allais justement leur demander pourquoi ils avaient la figure si longue, lorsqu'ils rencontrèrent mes désirs et m'annoncèrent sentencieusement et avec beaucoup de ménagements, la fuite prématurée de notre petite bête.

Je fus subitement pris d'un spasme, et la colère ne fut pas longue à surmonter ma douleur :

— L'ingrat ! m'écriai-je. Nous avoir quittés sans avoir daigné nous adresser un simple petit remerciement !... Comment ! nous qui l'avons traité aux petits soins depuis trois ans, nous qui nous sommes ôtés les nanans de la bouche pour lui donner, nous qui avons eu envers lui beaucoup plus d'égards qu'il n'en méritait, et nous avoir quittés subitement, sans qu'il y ait eu entre lui et nous aucune difficulté. C'est inconcevable !

Ruminant malappris ! être ingrat ! vilaine bête ! rapaceux quadrupède !...

Et j'égrenai sur le même ton tout un chapelet d'imprécations les unes plus salées que les autres, pestant contre l'animal qu'hier encore j'aurais pu embrasser... dans mes bras et caresser de mes mains.

De même que ces gens colères qui, après un violent accès de rage, jettent leur casquette à leurs pieds, et restent quelques instants dans un état de prostration morale, je ruai loin de moi mon couvre-chef et je fus, pendant deux ou trois minutes, plongé dans un anéantissement complet, réaction qui suit toujours une violente colère.

Depuis, j'ai pris la chose philosophiquement, et me suis fait, en mon for intérieur, les petites réflexions suivantes :

Dois-je attendre plus d'un animal qui est sensé ne pas être raisonnable, qu'il nous est souvent permis d'attendre d'un homme, être raisonnable ? Ai-je le droit de me récrier contre l'ingratitude d'une bête sauvage, lorsque je vois tout autour de moi des actes de la plus noire ingratitude dont se rendent coupables des êtres civilisés, doués d'une faculté intellectuelle plus développée que celle d'une bête des bois, dont les mœurs sont polies et lustrées d'un vernis divin, dont l'âme, miroir de l'intelligence, est créée à l'image de Dieu ?

Non... Je ne puis pas sensément renier une telle bête ingrate. Il ne m'est point permis de conserver le moindre grief contre cet animal.

Je ne puis pas et je ne voudrais pas non plus faire sentir à cette bête, d'une manière ou d'une autre, la déception que m'a causée son manque de reconnaissance, parce que tous les jours je serais forcé, pour être conséquent avec moi-même, pour être impartial dans ma justice, pour sévir

également contre tous ceux qui se rendent coupables d'ingratitude, je me verrais obligé, dis-je, de châtier la plupart de mes semblables, et peut-être moi-même en premier lieu.

La gratitude est un vain mot. C'est un terme qui ne trouve sa raison d'être que dans les romans honnêtes. Et l'on vante les progrès industriels de notre siècle, et l'on exalte le génie de nos contemporains, et l'on se fait une gloire de l'état de choses actuel, tant en matières religieuses que politiques.

Beaux progrès, va s'en dire ; génies brillants, en effet ; encourageantes perspectives, évidemment.

* *

En réponse à une demande que m'avait faite M. J. M. LeMoine, de Québec, de lui donner des détails d'une chasse aux chevreuils que je venais de faire ainsi que quelques notes caractéristiques sur cette gentille petite bête, je lui adressai la lettre que vous lirez subséquemment. Dans le temps, M. LeMoine adressa ma lettre à M. Léon Bossue dit Lyonnais, alors directeur de la *Feuille d'Érable*, de New-York, et ce dernier la publia dans le numéro du 15 mars 1888 du journal qu'il rédigeait.

Croyant que cette lettre pourrait vous intéresser quelque peu, et vous faire rire un tantinet, je me permets de vous en donner une partie ci-dessous :

Les chevreuils que nous avons capturés, M. Louis de Curzon et moi, sont morts, écorchés et en grande partie mangés.

Cependant, nous en avons encore un vivant chez nous. C'est un mâle. Il est parfaitement apprivoisé. Nous le laissons vagabonder tout le jour aux alentours de la maison et jamais il ne s'en éloigne que pour aller voir passer le monde au chemin. Il aime la compagnie voyez-vous, et il ne se plaint que parmi les bipèdes. Drôle de goût, n'est-ce pas, étant données ses quatre pattes ?...

Il a certainement étudié l'hygiène. C'est pour cela qu'il ne manque jamais, tous les jours, de prendre de l'exercice, même violemment. Il n'est pas du tout sédentaire. Aussi sommes nous tout décontenancés lorsque, pendant que nous le cajolons et le flattons, il nous part d'entre les jambes comme une bombe, son bout de queue roide et droit en l'air en guise de pavillon ou de gouvernail, et se dirige d'un trait, en plusieurs entrechats plus ou moins réguliers, au bout opposé de notre propriété. Rendu là, il s'arrête *subito*, comme dit papa, regarde en arrière, le nez au vent et les narines dilatées, et s'en revient sur le même train, faisant des sauts de côté, comme les jeunes veaux *quand ils sentent du vent*.

Rien de plus drôle que de le voir ainsi gambader. On dirait qu'il fait cela pour nous amuser, car il a l'air à regarder l'effet désopilant produit sur nous par sa course folle ; et s'il voit que nous rions à nous en rompre la rate, rien de plus pressé pour lui que de recommencer ses courses échevelées avec addition de cabrioles et de ruades à s'en désarticuler l'arrière-train.

Ces petites bêtes sont vraiment intelligentes, il faut les étudier de près et les voir tous les jours pour s'en rendre compte. J'oserais m'en dire qu'une fois domestiquées, elles ont la fidélité et la reconnaissance du chien pour celui qui en prend soin.

Mais, je ne sais pas par quelle bizarrerie, les chevreuils ont une antipathie prononcée pour le beau sexe. Peut-être pouvons-nous attribuer cela aux traditions qui ont du se conserver chez les chevreuils et lesquelles traditions leur ont peut-être appris que c'était une femme qui avait été la cause de la dégénérescence de l'homme et des créatures que celui-ci avait à son service, et que cela devait être attribué à une simple curiosité féminine et *gastro-mique*. Je n'oserais rien affirmer, car je n'ai aucune preuve ; mais toujours est-il qu'ils n'ont pas en très haute estime les Vénus que nous chérissions, nous, les premières victimes du péché de leur grande maman Eve.

La vue des vieilles filles, surtout celles qui ont le bonnet de Ste-Catherine enfoncé jusqu'aux oreilles, semble plus particulièrement exciter la colère de notre chevreuil. Il se plaît à leur faire des peurs bleues en fonçant à fond de train sur elles sans cependant leur toucher.

Il finira, ce gaillard-là, par nous jouer quelque mauvais tours. Il a déjà failli en faire tomber deux en syncope. En tous cas, je tiens toujours mes flocons de sels à la main et le fouet dans mes poches.

* *

Entre'autres fautes typographiques qui se sont glissées dans mon *En fumant* de la semaine dernière, je noterai les suivantes : premier entrefilet, troisième paragraphe, deuxième ligne, au lieu de *destitutions injustes, cruautés, lisez destitutions injustes, criantes* ; deuxième entrefilet, premier paragraphe, première ligne, au lieu de *je viens de recevoir, gracieusement de l'auteur, lisez : Je viens de recevoir, gracieuseté de l'auteur*.





UNE BEAUTÉ D'AUTREFOIS

LES SUPPLICES CHINOIS

Avant de faire passer sous les yeux de nos lecteurs les divers supplices, souvent atroces, employés par la justice chinoise, nous donnerons, d'après M. l'abbé Girard, une rapide esquisse des prétoires du Céleste empire.

I.—LES PRÉTOIRES

Les Chinois ne sont pas dans l'usage de donner à leurs prétoires, ainsi que nous le faisons pour nos palais de justice, une physionomie architecturale qui en fasse de remarquables monuments, mais ils les approprient parfaitement, dans l'ensemble et la distribution des lieux, à leur destination redoutable.

La grandeur de ces édifices, disons mieux, des emplacements qu'ils occupent, varie selon l'importance des villes qui les possèdent. Leur enceinte est défendue par un mur de clôture, dont la hauteur égale, à peu de chose près, celle du tribunal proprement dit. A la manière des maisons chinoises, cet édifice est ordinairement précédé de cours qui se succèdent à partir de l'entrée principale qui lui fait face. La première de ces cours est entourée de loges grillées de forts barreaux de bambou : ce sont les prisons où l'on enferme les détenus pendant la nuit. Durant le jour, on les voit gisant, accroupis dans la cour, les membres libres ou assujettis à des entraves, selon qu'ils at-



Prétoire chinois

tendent ou qu'ils ont déjà subi leur condamnation. Le public chinois, très avide des scènes émouvantes de la justice, a libre accès dans cette cour ; il y pénètre par la porte principale extérieure, décorée d'éclatantes peintures représentant presque toujours des scènes mythologiques ou d'autres sujets propres à frapper l'imagination ; c'est là que les curieux stationnent, en attendant le moment de pénétrer dans l'intérieur du tribunal. Dès que les portes de la salle d'audience s'ouvrent devant cette foule impatiente, elle s'y précipite en tumulte et envahit bruyamment les galeries latérales.

Si, au lieu de se rendre ainsi dans le sanctuaire de la justice pour y satisfaire, la plupart du temps, une vaine et cruelle curiosité, le peuple chinois y venait dans le but d'en emporter un utile enseignement, il pourrait trouver de sérieux motifs de vertu et de terreur, tout à la fois, soit dans le langage muet des sentences écrites sur les tapisseries rouges qui ornent l'intérieur du tribunal, soit dans la vue des monstres effroyables peints sur les lanternes appendues au plafond de la salle, ou bien encore dans l'aspect des représentations plastiques reproduisant, pour l'effroi des yeux et du cœur, les plus terribles supplices de l'ancienne pénalité chinoise ; mais rien, surtout, ne devrait être plus propre à produire ce salutaire effet que le dramatique spectacle qui va se passer sous nos yeux.

Au fond de la salle, sur une estrade élevée à laquelle donnent accès douze marches de pierres, se tient avec ses conseillers le juge mandarin. Derrière lui, deux enfants, revêtus de riches habits de

soie, élèvent au-dessus de sa tête les insignes de sa dignité ; à leur côté se tient le porte éventail, toujours prêt à remplir son office. Sur la table placée devant le magistrat et recouverte d'un tapis rouge, on remarque les cahiers des procédures criminelles, un casier où sont les codes et autres livres de jurisprudence, enfin une sorte de bourse ou de vaste étui contenant des bâtonnets de bois peints et chiffés. Sur les marches de l'estrade sont échelonnés les officiers et les ministres subalternes de la justice. Le bourreau, tout le premier, se fait reconnaître à son chapeau de fil de fer et à sa robe couleur de sang. D'une main il tient un sabre recourbé, de l'autre il s'appuie sur un énorme rotin. Puis viennent ordinairement ses aides, tous munis de divers instruments de torture qu'ils agitent avec bruit, en poussant à l'unisson des cris sauvages, propres à glacer de terreur et d'effroi le cœur des coupables.

II.—LA BASTONNADE

L'accusé, continue l'abbé Girard, maintenu, la chaîne au cou, tout au bas de l'estrade, subit un long et rigoureux interrogatoire. Malheur à lui si ses réponses ne paraissent pas satisfaisantes ou s'il tarde trop longtemps à dire les coupables qu'il peut avoir ! Une rude bastonnade (tchou pou-tsé) va l'y aider. Le juge en donne le signal en tirant de son étui un des bâtonnets que nous avons mentionnés ; il le jette devant le bourreau, celui-ci ramasse ce fatal objet, remarque le nombre des coups à frapper qui s'y trouve inscrit, et sur-le-champ lui et ses aides se mettent à l'œuvre. Le malheureux patient est aussitôt saisi, étendu, ou plutôt jeté ventre contre terre ; ses vêtements inférieurs sont rabattus sur ses talons, et le terrible bambou fait son office sur la partie du corps devenue alors la plus apparente. Le juge suspend ou prolonge à son gré ce barbare supplice.

Pendant sa durée, les greffiers du tribunal enregistrent avec soin les demi-aveux que la victime, bien souvent sans connaissance aucune, mêle à ses cris de douleur. Ce n'est pas tout, le malheureux patient, après avoir été si cruel-

lement fustigé, doit se tenir à genoux devant le magistrat, se courber trois fois jusqu'à terre et le remercier du soin qu'il a pris de le corriger.

La bastonnade est la moindre des punitions infligées après jugement, par la justice chinoise. Elle se donne avec le pan-tse, sorte de bâton de bambou un peu aplati et large du bas, lisse et plus mince à l'autre extrémité, afin d'être manié plus aisément. Cette peine est destinée à châtier les fautes les plus légères et n'a souvent rien d'infamant ; il n'est pas rare que l'empereur lui-même la fasse infliger à quelques-uns de ses courtisans ; ce qui n'empêche pas qu'il les reçoit ensuite avec la même faveur qu'auparavant. C'est le plus ou moins de gravité des fautes qui détermine le nombre des coups de pan-tse à donner aux coupables, le moindre nombre est ordinairement de vingt : dans cette proportion, la peine n'est envisagée que comme une simple correction paternelle ; dans d'autres circonstances, elle a toute la réalité et la rigueur d'un rude châtiment : le patient peut recevoir jusqu'à cinquante, quatre-vingts, cent coups du redoutable bâton.

III.—LES SOUFFLETS

La simple bastonnade n'est pas le seul supplice qu'un usage barbare fasse subir aux accusés ; il y a d'autres tortures plus cruelles encore auxquelles on les soumet, en raison de la gravité ou de la présomption, sinon toujours de l'évidence de leur culpabilité. Nous signalerons en premier lieu les soufflets (py-tchang-tsé) et la manière terrible dont

on les applique. Deux bourreaux s'emparent du patient et le font mettre à genoux ; l'un d'eux, après avoir lui-même fléchi un genou en terre, le saisit par les cheveux et lui renverse violemment



Les soufflets

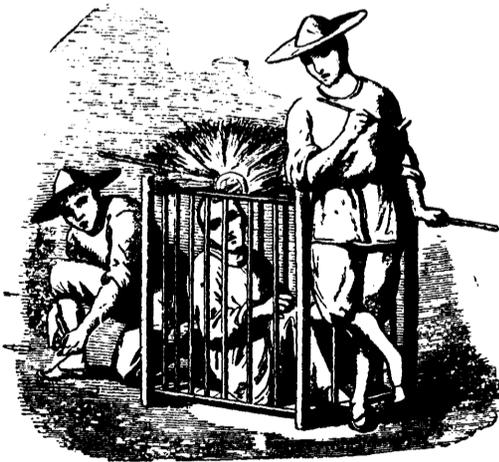
la tête sur celui de ses genoux resté élevé, de façon qu'une des deux joues se trouve placée horizontalement ; alors le second bourreau, la main armée d'une sorte de semelle de soulier formée de quatre lames de cuir cousues ensemble, décharge à tour de bras sur cette joue le nombre de soufflets ordonnés par le mandarin. La violence des coups est telle, qu'un seul quelquefois suffit pour ôter toute connaissance, comme l'ont avoué plusieurs de ceux qui en ont fait l'expérience. Si le nombre des soufflets à infliger est considérable, on les distribue sur les deux joues : toute la tête enflamme horriblement ; il arrive souvent même que les dents sont ébranlées et brisées.

On a fait plusieurs fois subir ce traitement aux missionnaires et aux Chinois chrétiens.

IV.—LES CAGES

Ainsi qu'on le voit par nos deux gravures, la justice chinoise emploie deux sortes de cages.

La première sert à transporter le prisonnier d'un tribunal à un autre, ou bien le condamné à mort au dernier supplice. D'ordinaire, il est impossible de s'y mouvoir.



Première cage

Le vénérable M. Marchand, martyrisé en Cochinchine, fut transporté à Hué dans une cage haute de 3 pieds sur 2½ de largeur. Quelquefois, on lie le patient par les cheveux à une cheville fixée au sommet de la cage.

La seconde cage, ou cage de suspension (tchan-long), est plutôt un lieu de supplice qu'une prison. Elle est haute de trois pieds et demi, mais elle est

faite de manière à ce que les pieds du patient ne touchent pas ou touchent à peine le sol. Qu'on se figure un lourd cuvier renversé, sous lequel on fait



Deuxième cage

accroupir un être humain, après avoir fait passer sa tête dans un trou tellement étroit, qu'il ne peut remuer sans souffrir tous les tourments d'une strangulation d'autant plus affreuse qu'elle le laisse vivre.

(La fin au prochain numéro)

RÉVERIE

J'aime à voir courir vers l'automne
De blancs nuages au ciel bleu,
A suivre leur cours monotone
Pressé par le souffle de Dieu.
Dans cette nuée aux tons roses
Qui s'effrange vers le couchant
Je vois les plus étranges choses.
Je lis un poème attachant.

Ils vont. La brise les emporte,
Rap de à l'horizon lointain,
Jettant un peu d'ombre à ma porte
Par un soleil napolitain.
Quand tombe le soir sur la plaine
Admirez cette frange d'or
Flottant comme un flocon de laine
Autour du soleil qui s'endort !

Or ce beau nuage qui passe,
Un beau soir le ramènera ;
Mais la jeunesse qui s'efface
Sur moi jamais plus ne luira.
En vain mes regrets inutiles
Évoqueront tous mes beaux jours !
Heureux si des œuvres utiles
En avaient pu marquer le cours !

Antoine Ponsard

LE PETIT BLEU

Ah ! la chansonnette effrontée !

Depuis que Théo l'a introduite sur la scène, elle croit que tout lui est permis.

Non contente de narguer les délicats, elle veut même avoir ses coudées franches au salon et y cueillir des titres et des lauriers honorifiques.

Holà ! mademoiselle, modérez vos prétentions.

Vous avez beau faire la précieuse et simuler des airs aristocratiques au bras d'un ténor ou d'un baryton candide, votre langage sent la taverne à plein nez et trahit la favorite des chevaliers du vieux Bourgogne, du Maçon et du Chablis.

Quand on ne craint point de s'écrier cyniquement :

C'est j'prends pour me rougir la trogne
C'est l'vin des environs d'Paris.

on ne doit pas s'attendre à trôner ailleurs que parmi les aristocrates du petit verre et de la dive bouteille :

Qu se ressemble assemb -

Franchement, quelques-unes de nos dames canadiennes sont incompréhensibles.

Laissez tomber en leur présence, au cours de la causerie ordinaire certains mots réalistes du *P'tit bleu* : aussitôt on voit tout un essaim de minois effarouchés se réfugier sous les plis soyeux d'un éventail, et l'on entend toute une gamme de petits *oh ! indignés, scandalisés même.*

Chantez le *P'tit bleu*, scandez avec âme ses *ra ra ra* et ses *got, got, got* grotesques : vous verrez au contraire les bouches mignonnes s'épanouir comme de vrais boutons de rose, vous entendrez des mains de velours applaudir avec autant d'entrain que s'il s'agissait d'une sonate de Beethoven, d'une fantaisie de Chopin ou d'une romance sans paroles de Mendelssohn.

Que signifie cette comédie ?

Il me semble qu'une expression scabreuse dans la conversation ne change point de nature en passant dans la chanson.

Une grivoiserie est toujours une grivoiserie.

Qu'on l'agrément de trilles ou de roulades, qu'on la nimbe de symphonies raffinées, de ritournelles idéales, de grimpures féeriques, de sonorités diaphanes, elle ne perd point son caractère équivoque.

On le sait fort bien en certains quartiers, mais on préfère fermer les yeux pour obéir à la mode.

Elle est si clairvoyante, la mode ! son goût est si exquis surtout en fait de romances et de chansonnettes !

Du moment qu'une artiste, qu'un "oiseau des pays bleus" comme le dirait M. Fréchette, roule quelque part une chanson à boire ou une ariette épicée, cette chanson ou cette ariette est tout de suite épurée, clarifiée, distillée en passant par les lèvres chastes de la *diva* !

Ainsi le veut la mode qui n'a jamais fait autre chose que de voir des perles dans de simple faïences, des refrains de boudoir dans des couplets de buvette, des cantiques de couvent dans des chants d'alcôve.

Théo a épuré le *P'tit bleu*, la mode l'a adopté et il est entré au salon !!!

D'autres artistes sont venues ; elles ont distillé et clarifié à leur tour des *libretti* d'opéras français, et l'on a pu voir avec stupéfaction de scrupuleuses fillettes, à peine sorties du couvent, déchiffrer sans rougir des pages entières destinées à des actrices, pages le plus souvent remplies de bêtises rimées et de propos lestes, toujours sous l'aile protectrice de la mode !

Que la mode cause dentelles, rubans, parures mondaines, nous n'avons rien à y voir, mais qu'elle veuille nous faire prendre des vessies pour des lanternes, nous impose le *P'tit bleu*, comme une chanson digne de nos salons, il est bien permis de la renvoyer sommairement à ses chiffons, n'en déplaie à M. Léopold de Wenzel, à nos éditeurs de musique et à toutes les prétendues étoiles de première grandeur de la scène.

* *

Qu'ils sont spirituels, distingués, élégants ces vers, et bien digne, d'être chantés dans un auditoire choisi de dames et de demoiselles :

Dans l'entre ça vous gargonille,
Ça vous fait un drôle d'effet,
Mais l'oeil jamais ne se barbonille
On n'a douté pas l'bien que vous fait
Le p'tit bleu,

Mais tout cela n'est rien auprès de cette strophe mirobolante, colossale, eiffesque :

Avec vot' maîtresse, le dimanche,
Pour Suresne vous prenez l'train,
Et crânement, l'poing sur la hanche
Vous entrez chez un marchand d'vin
Et là, sous la verte tonnelle,
Assis tous deux poétiquement,
Aux flonflons d'un' chanson nouvelle,
Vous vous allumez en buvant
Le p'tit bleu.

Vous vous rappelez le wagon-église et le wagon-école du gouvernement moscovite, eh bien, l'auteur du *P'tit bleu* a découvert un wagon bien plus attrayant, surtout pour les amis de Bacchus, c'est le wagon buvette-tonnelle !

Ce wagon voyage de Paris à Suresne, le dimanche, pas le samedi, car vous ne pourriez pas entrer *crânement l'poing sur la hanche*, chez le marchand de vin, qui y débite aussi de la petite bière d'épinette, en bâtons, et de la crème à la

glace surchauffée. Il faut respecter la rime, voyez-vous.

Les voyageurs ont tout le confort possible dans le wagon buvette-tonnelle, outre le comptoir du marchand de vin, ils y trouvent une *verte tonnelle* où ils peuvent s'asseoir *poétiquement* les pieds en l'air et le reste où vous voudrez.

Le système d'éclairage de ce wagon est aussi originel qu'économique. Le gaz, l'huile, la lumière électrique : c'est bien trop commun, vive les chandelles *humaines* ! ne confondez pas avec les chandelles romaines. Oui, les chandelles *humaines*. Pour les voir briller, vous n'avez qu'à boire *p'tit bleu*, et *vous vous allumez en buvant !!!* Cela vous met tout de suite la tête en feu, ça sent un peu le *grillé* pour commencer, mais le lendemain on est encore bien portant et il n'y a que les chauves qui puissent y gagner un tout petit *mal aux cheveux*, car

Le p'tit bleu c'est pur et sans tache
On n'met jamais d'fuschin dedans.

Quelle belle flamme bleue doit donner le petit bleu dans la cervelle de son auteur. Les feux de Bengale doivent en pâlir... de jalousie !

Quand vous vous sentez en liesse
Vous allez faire un p'tit tour
Dans les sentiers remplis d'ivresse....

On a beau le décrier, le petit bleu est bon en fait. Vous sentez-vous en liesse ? il vous permet de faire un petit tour dans des *sentiers remplis d'ivresse* !

Ils doivent être gais, ces sentiers, seulement, je crois que l'auteur les calomnie quelque peu. Les sentiers ont toujours passé pour des gens sobres, plus sobres que ceux qui les fréquentent ; ils boivent peut-être un peu trop d'eau à l'époque des grandes pluies, mais jamais ils ne se sont grisés avec du champagne ou du petit bleu. L'auteur doit avoir fait ici un *lapsus calami* : c'étaient les voyageurs du wagon et non les sentiers qui devaient être *remplis d'ivresse*.

Au moment de clore cet article, un câblegramme reçu par un héritier de Fly, le défunt millionnaire canadien, annonçait que l'an prochain, le wagon-tonnelle de l'auteur du *P'tit bleu* partira tous les dimanches du parc Solmer, arrêtera au fort Pic, à la Barre-à-Plouffe, à Caughanawaga, puis reviendra par les *Etats* de Longueuil.

Avis à ceux qui n'ont jamais su s'asseoir *poétiquement* ni *s'allumer en buvant* !

J'n'en dis pas davantage
Car en voilà z assez !

Ch. M. Ducharme

Promenade à travers l'Exposition Universelle

" Nous revenons sur nos pas par le deuxième compartiment du côté Suffren. Il comprend des appareils de blanchissage qui intéressent les ménagères ; plusieurs *chefs-d'œuvre* de menuiserie ; des objets qui attestent l'admirable parti qu'on peut tirer du zinc pour des œuvres d'ornementation : fontaines, campaniles, chapelles, etc. Plus loin, diverses pompes, pompes à vapeur contre l'incendie, pompes centrifuges, pompes à diaphragme, etc. De nombreux engins éleveurs, entre autres une grue de montagne de la tour Eiffel. Des scies circulaires, et en rubans ; des machines-outils de toutes sortes ; l'une pour graver le verre ; mais il y aura à ce sujet une comparaison à faire dans la tribune au-dessus qui contient aussi une taille du verre de Baccarat.

Au moment d'arriver à la voie transversale du milieu, nous trouvons les moteurs à gaz qui furent une intéressante nouveauté dans les précédentes expositions. Puis une assez curieuse collection historique de petits modèles de machines, sous vitre, avec des étiquettes donnant le nom de l'inventeur et la date de l'invention ; il faut seulement éviter de se fier à ces indications ; elles ne correspondent pas toujours exactement au spécimen qu'on nous montre ; ainsi Denis Papin, 1690, s'il revenait au monde, serait fort étonné de voir placé sous son nom une machine à vapeur avec

piston et balancier, toute prête à fonctionner, dont il était loin d'avoir l'idée ; les réserves faites, on ne peut que prendre un vif intérêt à cette exhibition qui nous montrent le progrès de la mécanique, les différents systèmes de turbine, la chaîne de Vaucanson, le câble télodynamique de Hirn, la chaudière tubulaire de Marc Seguin, etc. Mais on complètera plus utilement encore ces notions dans les pavillons rétrospectifs du Palais des Arts-Libéraux.

Abordons maintenant le côté de La Bourdonnaye. Le compartiment de droite commence par un étalage d'appareils électriques. Ensuite vient le matériel destiné aux usines agricoles, aux distilleries, à la fabrication du sucre, à la meunerie. Un peu plus sur la droite, défilent, rassemblées par groupes, les mines et les forges ; houillères du Nord et du Pas-de-Calais, houillères du bassin de Saint-Etienne, houillères du Gard, etc. Elles se font connaître par des réductions en relief de leurs bâtiments, de leurs ateliers et par des plans géologiques ; quelques plans, fort ingénieux, montrent d'une manière transparente les couches de terrain superposées et font ainsi pénétrer le regard profondément par une sorte de voyage au centre de la terre ; l'exposition de la Compagnie d'Anzin, fondée en 1757, est particulièrement intéressante : elle nous présente par une sorte de monument commémoratif le portrait photographié de ses fondateurs : le vicomte Desandrouin, en costume guerrier, Pierre Taffin, en robe fourrée d'hermine, le prince de Croy ; elle nous rappelle aussi ses commencements par une reproduction à petite échelle de ses hangars de 1789, alors modestement couverts de chaume.

Ce compartiment se termine par le matériel de l'impression ; en bordure sur la voie centrale vous remarquez des rouleaux qui servent à la reproduction des dessins coloriés sur les tissus ; puis une procession de gros rouleaux qui vous intriguent : ils contribuent à la fabrication du papier et appartiennent à la célèbre papeterie d'Éssonne, celle de MM. Darblay, qui ont mis sous les yeux du public la série complète des opérations auxquelles on soumet le chiffon pour en faire cette chose si utile à la pensée : le papier. Enfin, s'offre aux comparaisons une grande variété de presses. Le public prend toujours plaisir à les voir en mouvement, s'emparant du papier, le roulant, le couvrant d'encre sur les deux faces, le découpant même, le pliant et l'emplant, tout prêt à être débité aux lecteurs.

Le compartiment qui est en regard de celui-là a été réservé à des nations étrangères ; elles y figurent au nombre de quatre : l'Angleterre, les États-Unis, la Belgique, la Suisse. La section américaine dépasse les autres en intérêt, grâce au contingent fourni par l'illustre inventeur Edison ; ses merveilleux appareils de communication vocale et acoustique attirent chaque jour une affluence de curieux qui voudraient les mettre à l'essai ; plusieurs y parviennent ; les essayeurs qu'on voit attentifs, un cornet à chaque oreille, sont eux-mêmes assez intéressants, à regarder pour leurs mouvements de physionomie. La Belgique nous offre un autre spectacle : la fabrication du papier de MM. Naeyer et Cie, à Villebroeck, à comparer avec celle de MM. Darblay. Elle nous fait aussi assister aux majestueux balancements d'une grande pompe à vapeur employée par la Société Cockerill aux mines de Seraing. Si l'on suit la foule, on la verra également s'intéresser et avec raison, aux gestes puissants d'une superbe machine de la Société du Phœnix, de Gand. Dans la partie suisse, les connaisseurs ne manqueront non plus d'études à faire sur la construction des machines.

Nous voici revenus à notre point de départ. Montons aux tribunes par l'un des deux escaliers du vestibule. Une fois arrivés à cet étage supérieur, si nous prenons à gauche (côté de La Bourdonnaye) nous retrouvons dans le même ordre les nations que nous venons de parcourir :

La Suisse avec des machines à tricoter, à broder, etc., avec des coffres-forts aussi ; car c'est un pays très positif, en même temps que très laborieux, qui songe fort bien à l'enceinement des recettes et qui s'entend admirablement à en multiplier les sources : il n'est pas jusqu'à ses beaux

paysages dont il ne sache tirer un parti pécuniaire ; vous en avez la preuve ici même : quelles sortes de panoramas voyez-vous dans un coin, coquettement encadrés de rideaux ? Approchez : ce sont des bords de lacs, des sites en relief, des flancs de montagne garnis d'arbres et... d'hôtels qui se recommandent à votre choix ; le prospectus est à côté ; vous pouvez jeter votre dévolu, pour un prochain séjour, sur la villa la mieux située ; on vous donnera tous les renseignements désirables. Voilà ce qu'on peut appeler l'intelligence de la réclame : voilà des exposants qui comprennent le vrai sens et la portée des expositions.

Quelque chose, chez les Belges, attire aussi l'attention en passant : c'est un grand tableau d'étoiles en cartouches ; les chasseurs lassés de manquer des lièvres ne seront-ils pas ravis de penser que leurs cartouchières pourraient ainsi servir dans leur salle à manger à façonner des ornements artistiques ?

P. Jonnier

LES LOISIRS D'UN HOMME DU PEUPLE

Lettre reçue par l'auteur de la part de l'honorable Premier-Ministre :

QUÉBEC, le 3 octobre 1888.

Mon cher monsieur,

J'ai reçu avec un bien vif plaisir le volume que vous m'envoyez. Je vous remercie bien cordialement de cette délicate attention de votre part, et vous promets que je lirai avec le plus grand plaisir *Les Loisirs d'un Homme du Peuple*.

Cordialement à vous,

HONORÉ MERCIER.

M. G.-A. Dumont, }
Montréal.

PRIMES DU MOIS D'OCTOBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Moïse Ponton (\$5.00), 57, rue Commune ; Alphonse Carle, 245, rue Iberville ; L. Gard, 277, rue Dorchester ; A. Fleury, 1509, rue Notre-Dame ; Georges Pineault (\$2.00), 157, rue Panet ; A. Dionne, 300, rue St-Constant ; Michel Yon, 1788, rue Ste-Catherine ; Narcisse Versailles, 225, rue des Seigneurs ; Etienne Gilbert, 245, rue Beaudry ; F. X. Lamarche, 314, rue Montcalm ; Joseph Gagnon, 36, rue Roland ; A. Duchesneau, 25, rue Emery ; Alexandre Charron, 93, rue Ste-Marguerite ; Madame Archambault, 164, rue Visitation ; Dame Aléa Masicotte, 503, rue Rivard ; Dame Alfred Marsden, 206, rue Barré ; H. Lauzon, 66, rue Lusignan ; X. Bertrand, 115, rue Lock ; A. P. Frigon, 283, St-Constant ; Ed. Daniel, 444, rue Lagachetière ; Delle Angelina Bouthillier, 15, Avenue Marie-Louise ; J. O. R. Chevigny, 188, rue Montana ; J. T. Lalonde, 1, rue St-Hubert ; Dame Alphonse Favreau, 784, rue St-Dominique ; Alfred Ratelle, 325½, rue Montcalm ; Eugène-Oscar Moser, collège Ste-Marie, rue Bleury ; Magloire David, 51, rue Ste-Marguerite ; Michel Gautier, 371, Avenue Laval.

Québec.—V. E. Paradis (\$50.00), prime réclamée trop tard pour être publiée dans la dernière liste), 99, rue des Fossés ; Arthur Racine (\$50.00), 71, rue St-Georges ; N. Y. Montreuil, 179, rue St-Paul ; Joseph Fortier, 96, rue D'Aiguillon ; Delle Marie Louise Malouin, 136, rue Richelieu ; Louis Rousseau, 88, rue Ste-Hélène ; F. Vézina, 192, rue St-Valier, Delle Malvina Routier, 57, rue Arago, St-Sauveur ; Louis-Sévère Bérubé (\$4.00), 25, rue Turgeon, St-Roch ; Arthur Gammond, 259, rue du Roi ; Victor Côté, 42, rue O'Connell ; Antoine Crépin, rue Arago, St-Roch ; E. Lajennesse, 58, rue Richmond ; Paul Marcoux, coin des rues Caron et la Reine ; Prosper Larose, 331, rue St-Joseph ; J. O. A. Frenette, 395, rue St-Valier ; Théophile Bédard, rue Arago, St-Roch.

Hedley-Ville, Québec.—Georges Bisson.

Lévis.—Napoléon Brochu, rue St-Louis, Notre-Dame.

St-Henri de Montréal.—Odilon David, 3614, rue Notre-Dame.

Pointe St-Charles.—Aldéric Bellemare, 43, rue Shearer ; Marius Tauron, 125, rue Knox.

St-Hyacinthe.—Alphonse Roberge.

DÉCÈS

En cette ville, le 17 courant, à l'âge de sept ans et quatre mois, James-Frankie, enfant de M. J. Armstrong.



Faits Historiques.—Le titre de "Brave des braves" fut donné au maréchal Ney, à la bataille de Friedland, en 1807.—On s'est servi du drapeau américain pour la première fois à Cambridge, États-Unis, le 1er janvier 1776 ; il fut légalement appelé drapeau national le 14 avril 1777.—Les premiers ponts suspendus furent faits en Chine, il y a deux mille ans, et ils étaient faits avec des chaînes.—On dit qu'on s'est servi de brique cuite dans la construction de la tour de Babel.—Les catacombes de Rome contiennent les restes de six millions de personnes ; ceux de Paris, trois millions.—Quarante-trois papes ont régné durant la construction de la cathédrale Saint-Pierre, à Rome.

Grands hommes.—Dante, né en 1265, mourut en 1325 ; le grand poète religieux du Moyen-Âge.—Shakespeare, né en 1564, mourut en 1616 ; le prince des poètes anglais.—Michel Ange, né en 1475, mourut en 1564 ; architecte de la cathédrale St-Pierre à Rome, sculpteur et peintre surnommé le "Dante des Arts".—Raphaël, né en 1483, mourut en 1520 ; prince des peintres.—Rubens, né en 1577, mourut en 1640 ; grand peintre Flamand, on lui attribue mille huit cents tableaux.—Bach, né en 1685, mourut en 1750 ; fondateur de la musique moderne.—Mozart, né en 1756, mourut en 1791, à l'âge de trente-six ans ; composa pour la première fois à l'âge de cinq ans ; il est l'auteur de huit cents morceaux.

Ponts.—Le vieux pont de Londres est le premier qui ait été fait en pierre ; il fut commencé en 1176 et terminé en 1209.—Le nouveau pont de Londres, fait en granit, fut commencé en 1824, et sa construction dura sept ans ; coût : \$7,291,000.—Le pont suspendu à Niagara fut construit par M. J. Ræbling, en 1852 ; longueur, 1,268 pieds ; coût, \$400,000.—Le pont qui relie Brooklyn à New-York fut aussi construit par M. J. Ræbling ; commencé en 1870, sa construction dura treize ans ; il mesure 3,475 pieds de long et 135 de haut, et a coûté près de \$15,000,000.—Le pont de Rush Street, à Chicago, qui traverse la rivière Chicago, est le plus grand pont tournant du monde ; quatre voitures de front peuvent le traverser, et il y a de chaque côté une passerelle de sept pieds de large. Ce pont fonctionne par la vapeur et est éclairé à la lumière électrique.

Notes diverses.—Le plus grand théâtre est le nouvel Opéra de Paris ; il couvre près de trois acres en superficie et il a coûté cent millions de francs.—Le plus grand pont suspendu est le pont entre New-York et Brooklyn ; sa longueur totale est de 5,680 pieds.—Le plus grand bateau à vapeur a été le *Great Eastern* ; sa construction fut commencée le 1er mai 1854 et terminée le 3 novembre 1857 ; il coûta 60,000 livres sterling ; il mesurait 680 pieds de long, 82½ pieds de large et 58 pieds de haut ; il avait huit engins ayant une force totale de 11,000 chevaux et aussi 20 autres engins auxiliaires. Le *Great Eastern* fut vendu à l'encan le 28 octobre 1885 pour \$126,000, et démolit il y a quelques mois.—La mine la plus profonde est la mine Lambert, en Belgique ; elle a une profondeur de 3,490 pieds.—La plus grande bibliothèque est la Bibliothèque Nationale de Paris ; elle fut fondée par Louis XIV, et contient 1,400,000 volumes, 300,000 pamphlets, 175,000 manuscrits, 300,000 cartes, 150,000 pièces de monnaie et médailles, et 100,000 portraits.

On demandait à Socrate : "Quel est le mieux, se marier ou ne pas se marier ?" Il répondit : "Laissez faire à l'homme ce qu'il lui plaît et il s'en repentira."

J. ALCIDE CHAUSSÉ.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 23 NOVEMBRE 1889

LES

MYSTÈRES DE PANAMA

(Suite)

—Il est bien mal, murmura M. Mendès.
—Pierre Miquet hocha la tête :
—Les médecins prétendent qu'il n'en est qu'à la seconde période.
Après un silence, le général demanda :
—Comment avez-vous appris que ce pauvre abbé était ici ?... Vous a-t-il donc fait prévenir ?
—Non pas... c'est dans le délire occasionné par son insolation, qu'il a prononcé mon nom...

Alors, l'une des sœurs, celle qui le garde, s'est informée et m'a averti... vous jugez si je suis accouru de suite...

Et il ajouta d'un ton navré :
—Ce pauvre abbé... ah ! si un malheur lui survenait, cela me ferait autant de peine que si je perdais quelqu'un de ma famille.

Muettement, le général pressa les mains du jeune homme ; puis reportant ses yeux vers le lit :
—On dirait qu'il est en catalepsie, murmura-t-il.

Puis tout à coup :
—Mais regardez donc, ne vient-il pas de tourner ses yeux de notre côté ?... ses lèvres remuent comme s'il voulait parler.

Pierre Miquet s'avança avec empressement, et se penchant sur le malade :

—Vous désirez quelque chose, mon cher abbé ? demanda-t-il avec affection.

M. Mendès entendit un murmure inintelligible, et aussitôt Miquet reprit de ce même ton conciliant, que l'on emploie pour calmer les malades et les enfants :

—Bon... bon... quand la sœur va arriver, je lui en parlerai.

Et se retournant vers le général :
—Toujours la fièvre... toujours le délire...

Ah ! j'ai bien peur... bien peur...
Nerveusement, il passait, à plusieurs reprises, la main sur son front, tout mouillé de sueur.

Puis tout à coup, prenant M. Mendès par le bras :

—Sortons un moment d'ici... pour vous qui n'êtes point acclimaté, rester trop longtemps pourrait être dangereux...

—Allez-vous donc le laisser seul ?

—La porte demeurera ouverte.

Ce disant, il entraîna, presque malgré lui, M. Mendès, lorsque celui-ci sur le point de franchir le seuil, s'arrêta.

—Mais, écoutez donc, fit-il : il appelle... il parle... on dirait qu'il vient de prononcer mon nom...

On eut dit, en effet, que le malade revenait à la vie : sa face terreuse s'agitait sur l'oreiller, ses doigts amaigris se crispèrent sur le drap et ses



Mais écoutez donc, fit-il, il appelle... il parle.—Voir page 41, col. 3.

Yeux, perdant leur fixité, s'attachaient sur le général avec une persistance singulière.

—Décidément, fit M. Mendès, je préfère demeurer là jusqu'à l'arrivée de la sœur... d'autant plus que nous serons mieux dans cette chambre pour causer...

Sans doute, la détermination prise par le général, contrariait-elle fortement Pierre Miquet, car un pli profond coupa transversalement son front, et son regard se fit d'une dureté surprenante.

Mais ce ne fut que passager ; il revint sur ses pas et demanda d'un ton aimable :

—C'est vrai, mon cher général, pour me venir chercher jusqu'ici, il faut que vous ayez à me communiquer quelque chose de bien important.

Ce disant, il considérait M. Mendès avec un peu d'inquiétude.

A ces mots, le général tressaillit légèrement : pendant le court trajet de la villa à Panama et de

Panama à l'hôpital, il avait médité profondément sur la manière dont il attaquerait la grosse question ; et il s'était promis de suivre les conseils de sa femme, d'être prudent, d'être habile.

Aussi prit-il un air solennel et débuta ainsi :

—Monsieur Miquet, je sais tout !

L'ingénieur fit un bond.

Que signifiait cette phrase jetée ainsi à brûle-pourpoint ?

Est-ce que l'abbé Rigal avait parlé ?

Le général connaissait-il son crime ?

L'assassin avait pâli, et il regardait le père de Merced, avec des yeux farouches, se demandant vaguement s'il ne ferait pas bien de se débarrasser de ce nouveau témoin par un nouveau crime.

Un peu plus, et la folie sanglante s'emparait de lui.

Mais il se rassura, tout aussitôt, à l'aspect de la physionomie du général.

Celui-ci, en effet, souriait, tout fier de l'émotion qu'il avait causée à son futur gendre.

—Si ma femme pouvait me voir en ce moment, se disait-il, elle avouerait que je viens de faire un coup de maître ; il n'est pas possible de provoquer plus nettement un aveu.

Et prenant pitié de l'embarras du jeune homme, il lui frappa sur l'épaule, en disant d'un ton paternel :

—Allons, serrez-moi la main... vous l'aimez, elle vous aime... je vous la donne...

Miquet comprit et poussa un énorme soupir de soulagement.

Comme un écho on eût dit qu'une plainte s'échappait du lit.

Mais le général n'y fit point attention et continua :

—Hein ! ça vous fait plaisir... vous voilà plus à votre aise... avouez que vous avez eu une fameuse peur...

—C'est vrai... je l'avoue... murmura l'ingénieur avec un sourire faux.

—Et vous me pardonnez ma petite plaisanterie, n'est ce pas, en raison du dénouement ?

Le jeune homme fit un signe affirmatif.

—Par exemple, ajouta M. Mendès, il nous faudra retarder la cérémonie jusqu'au complet rétablissement de ce pauvre abbé... car, tout autant que Merced, vous devez tenir à ce que ce soit lui qui vous bénisse, le jour de votre mariage.

En prononçant ces mots, il regardait le lit sur lequel le malade, en proie à une recrudescence de fièvre, commençait à s'agiter ; même, d'un mouvement énergique, il s'était presque dressé sur son séant et fixait sur Miquet des yeux que le général crut égarés par la maladie, mais que l'horreur et l'indignation seuls agrandissaient.

—Pourvu qu'il ne lui prenne pas une accès de fièvre chaude, balbutia Miquet.

Et courant vers le lit, il saisit brutalement le malade par les épaules et le contraignit à s'allonger.

—Misérable ! murmura l'abbé Rigal d'une voix défaillante... misérable... j'ai entendu... ce mariage... Oh !...

Sans forces pour lutter, incapable même de parler, anéanti par l'effort qu'il venait de faire, l'infortuné prêtre vit l'ingénieur étendre la main vers la table de nuit, prendre parmi plusieurs fioles, un petit flacon qu'il déboucha et duquel se dégaja une forte odeur d'amande amère : c'était du chloroforme.

A plusieurs reprises, Pierre Miquet passa et repassa le petit flacon sous les narines de l'abbé Rigal, dont la tête retomba bientôt immobile sur l'oreiller.

—Comme cela, grommela-t-il, il me laissera tranquille.

Et il glissa la fiole dans sa poche, froidement, sans émotion aucune ; puis il revint vers le général.

—Eh bien ? interrogea celui-ci.

—La crise est passée, mais si l'on n'y mettait bon ordre, surtout à cette période de la fièvre, il se jetterait par la fenêtre.

Après un moment de silence, M. Mendès reprit :

—Pourquoi, diable ! êtes-vous si timide ? Comme me le disait ma femme ce matin : " Il aime Merced ; Merced l'aime, et ils ne parlent ni l'un ni l'autre ! " ça ne pouvait durer comme ça ; il fallait que les grands parents s'en mêlassent et, ma foi, je suis venu vous voir comme je serais allé à l'assaut.

—Vous avez bien fait général, et je vous en remercie, car ; moi, je n'aurais jamais osé.

M. Mendès se croisa les bras avec une indignation comique.

—Alors, si je n'étais pas venu, vous n'auriez rien dit ?

—J'aurais attendu plus tard, beaucoup plus tard.

—Et pour quel motif ?

—A cause de ma situation qui est encore trop modeste.

—Baste !... vous nous croyez donc bien fiers ?

—Je ne doute pas de votre bonté et de votre bienveillance ; mais je n'ai pas de fortune, mes appointements constituent mes seules ressources, et ce qui me faisait reculer, c'était la grosse dot de Mlle Merced.

Le visage du général exprima un ahurissement profond.

—La grosse dot de ma fille ! exclama-t-il ; rasurez-vous mon ami, Merced n'a pas une grosse dot, elle n'a même pas du tout de dot... son trousseau seulement...

L'ingénieur redevint pâle et le général, attribuant cette nouvelle pâleur à une délicate émotion, continua avec bonhomie d'exposer la situation.

—Nous possédons seulement, dit-il, la villa que vous connaissez et qui n'a pas grande valeur. J'ai épousé Mme Mendès y Tendura sans dot, comme vous épousez Merced, et nous vivons avec mon traitement de général : voilà toute notre fortune.

—C'est grave ! murmura Miquet, dont les espérances venaient de recevoir un coup très rude.

Le général ouvrit de grands yeux et riposta :

—Comment ! c'est grave... qu'est-ce que vous voulez dire ?

L'ingénieur demeura un moment silencieux, les sourcils froncés, les lèvres hésitantes, cherchant

dans sa cervelle quels termes employer pour dissimuler l'odieux de ses combinaisons et ne point laisser percer le bout de l'oreille.

Enfin il se décida, et d'une voix lente, en phrases hachées, il répondit, comme à regret :

—Je veux dire que si votre traitement de général vous permet de tenir votre maison sur un pied confortable, mon traitement d'ingénieur est malheureusement insuffisant pour que je puisse subvenir à la dépense d'un ménage.

—Mais, mon ami, vous vivrez avec nous, à la villa ; nous serons très heureux ensemble ; il n'y aura rien de changé dans la famille, sinon que vous aurez votre chambre et qu'on mettra un couvert de plus.

Miquet courba la tête et répondit d'un ton navré :

—Non, voyez vous, c'est impossible.

Il était navré, en effet de voir s'écrouter toutes les espérances bâties par lui sur cette fortune qui n'existait pas.

Le général était abasourdi.

—Comment ! impossible ! fit-il.

—Il faut, répliqua Miquet froidement, qu'un ingénieur marié tienne son rang.

—Cependant, insista M. Mendès, puisque c'était la dot qui vous faisait peur.

L'ingénieur se mordit les lèvres

—La grosse dot que je supposais, dit-il hypocritement ; mais je ne m'attendais pas à apprendre qu'il n'y en avait pas du tout.

—Et vous refusez ma fille, lorsque je viens vous l'offrir, murmura le général qui sentait le sang lui monter au cerveau.

—Hélas ! fit l'ingénieur, c'est avec un profond regret que je recule devant un mariage qui aurait comblé tous mes vœux.

—Ma femme s'est donc trompée en prétendant que vous aimiez ma fille, murmura M. Mendès, avec amertume.

—C'est précisément parce que j'aime Mlle Merced que je ne veux point lui imposer une chaîne aussi lourde qu'un mariage pauvre.

—Mais, malheureux ! s'écria le général dont un sanglot faisait trembler la voix, Merced vous aime... elle va être au désespoir, elle est capable de tomber malade.

—Plus tard, vous me remercierez de ma prudence... prendre une femme sans dot, alors qu'on est soi-même sans fortune, c'est faire son malheur et le sien propre. Devenons riches, général, ou tout au moins laissez-moi le temps de le devenir ou de conquérir dans les rangs de la Compagnie une situation plus brillante et vous me verrez accourir chez vous pour vous supplier de m'accorder la main de Mlle Merced.

En disant ces mots, il avait fait quelques pas vers la porte, congédiant ainsi son visiteur qui le suivit machinalement, la tête brouillée, ne se rendant pas compte du procédé cavalier de l'ingénieur, songeant uniquement avec terreur au chagrin qu'allait éprouver sa fille.

Et il se trouva à la porte de l'hôpital, sans même s'apercevoir que Miquet ne l'avait pas reconduit.

—Une dot ! répétait-il, il faudrait une dot !... Ma pauvre Merced !

XIV.—OU LE GÉNÉRAL, APRÈS AVOIR COMMIS UNE FOLIE, EST SUR LE POINT DE COMMETTRE UN CRIME

En s'en retournant à la villa de la Sancta Virgen, le général avait mis son cheval au pas, insouciant des rayons ardents du soleil qui tombaient sur sa tête comme une pluie de feu, préoccupé d'une seule chose : qu'allait-il dire à sa femme ?

Certes, il comprenait maintenant pourquoi Mme Mendès lui avait recommandé d'être prudent, d'être habile ; en suivant les conseils qu'elle lui avait donnés, il aurait évité de voir Pierre Miquet lui refuser brutalement la main de Merced.

Oh ! ce n'était pas qu'il fût froissé de ce refus ; le pauvre homme, en cette circonstance, faisait abnegation de lui-même, de sa personne, de son amour propre, il ne songeait qu'à sa fille, dont l'insuccès de sa démarche allait faire couler les larmes.

Puis, après quelques instants de réflexions, le général en arriva à se déclarer à lui-même qu'il

avait bien fait d'agir comme il venait de le faire ; au moins, en y allant franchement, carrément, il avait provoqué une réponse nette et précise.

L'ingénieur repoussait le mariage qui lui était offert ; mais on savait pourquoi, et en connaissant la cause de ce refus, on pouvait tenter quelque chose pour faire revenir Pierre Miquet sur sa décision.

En raisonnant ainsi, M. Mendès avait il donc en tête un projet sur lequel pût se baser son espoir ?

Probablement, car, à cent mètres de la villa, un sourire lui effleura les lèvres, et il murmura d'une voix moins triste :

—Pourquoi pas ?... d'autres réussissent bien, je ne vois pas pourquoi je ne réussirais pas, moi aussi.

Il réfléchit quelques secondes encore, eut un geste délibéré, comme quelqu'un qui vient de prendre une irrévocable décision, puis pressant les flancs de son cheval, il parcourut au trot le reste du chemin.

Il avait à peine mis pied à terre que Mme Mendès apparut au haut du perron, anxieuse de savoir comment les choses s'étaient passées.

—Eh bien ! demanda-t-elle.

Le général s'était composé un visage médiocrement contrarié.

—Je ne l'ai pas trouvé, fit-il ; d'après ce qu'on m'a dit, j'ai cru comprendre qu'il était envoyé du côté de Colon pour quelques jours.

—Nous attendrons son retour, répliqua sa femme... Cela me donnera le temps d'écrire à l'abbé Rigal.

M. Mendès tressaillit et une ombre de tristesse passa sur son visage ; puis après quelques instants :

—Tu n'as parlé de rien à Merced, au moins ? demanda-t-il avec inquiétude.

—Non, mon ami, répondit la brave dame, je ne lui parlerai que lorsque vous aurez vu M. Miquet.

Le pauvre père respira ; déjà il souffrait cruellement de mentir à sa femme ; au moins, il n'aurait pas besoin de dissimuler devant sa fille.

Précisément, ce jour-là, Merced était d'une gaieté exceptionnelle.

Pourquoi ?... question de nerfs ; elle se portait bien... elle avait déchiffré de la musique qui lui avait plu...

Et cette gaieté rendait encore plus triste le bon général.

—Ma chère enfant ! pensait-il en la regardant à la dérobée, comme le bonheur va bien à un joli visage et comme il serait cruel de la faire pleurer ! non, il faut tout tenter plutôt que de lui causer une telle souffrance.

Comme on le voit, M. Mendès était persuadé que sa fille éprouvait pour l'ingénieur une de ces affections profondes auxquelles la vie tout entière est attachée, et que le refus de Miquet lui briserait le cœur.

Après le repas, il tira sa femme à part et la prévint qu'il lui fallait repartir pour Panama.

La bonne dame leva les bras au ciel, en accompagnant cette mimique expressive d'une exclamation terrifiée.

—A Panama ! s'écria-t-elle... ce n'est pas possible !

—Cela est si possible, ma chère amie, que je te prie de donner l'ordre d'atteler la voiture.

—Mais quoi faire à Panama ?

Puis, avant que le général eut le temps de trouver la réponse qu'il pourrait bien faire à cette embarrassante question, Mme Mendès murmura d'un ton navré :

—Oh ! je devine... C'est cette maudite affaire de la " Panama Railroad Co " qui vous fait aller là-bas.

Et croyant surprendre chez son mari un geste de dénégation.

—Inutile de me dire le contraire, ajouta-t-elle, vous allez vous occuper de politique... oh ! Severo, ce n'est pas raisonnable, un malheur est si vite arrivé... ces Panaméens ont la tête chaude, et avec eux, on n'est pas long de passer des paroles aux actes.

Elle se croisa les bras et regardant son mari bien en face :

—Comment se sont faites les précédentes révolutions ? Je vous le demande ? fit-elle.

1

Le général était bien trop content du prétexte que sa femme lui fournissait elle-même pour la dé-sabuser de son erreur.

—Et quand les patriotes se permettraient de donner au gouvernement une leçon de dignité ! exclama-t-il, crois-tu qu'ils auraient tort... en vérité, comme je te le disais ce matin, il y a des moments où je rougis de honte pour ces misérables ! Mme Mendès avait pris la main de son mari et la tenait serrée entre les siennes.

—Enfin, Severo, dit-elle d'une voix tremblante, vous savez que je ne vous ai jamais détourné de ce que vous disiez être votre devoir ; laissez moi seulement vous supplier de ne pas faire d'imprudences... de songer à votre fille et à moi.

Attendant malgré lui, le général attira à lui la bonne dame et l'embrassa avec effusion sur le front.

—Sois tranquille, affirma-t-il, je ne cours aucun danger... mais ne t'inquiète pas si je suis obligé de passer la nuit là-bas.

Rassurée un peu, car son mari ne lui avait jamais menti, Mme Mendès fit donner les ordres.

Quant au général, il monta rapidement à son cabinet de travail, ouvrit son secrétaire, bourra son portefeuille de banknotes, mit dans ses poches péle-mêle onces et dollars et redescendit.

Si sa femme en ce moment l'eût examiné, elle se fût certainement inquiétée de sa face congestionnée et de ses yeux hagards ; on eût dit qu'il venait de commettre un crime, et par le fait, c'en était un qu'il venait de commettre, puisque les mille piastres qu'il emportait représentaient un trimestre de son traitement, touché la veille, c'est-à-dire l'existence de sa famille pendant les trois mois qui allaient suivre.

Il embrassa sa femme, sa fille, et monta en voiture en recommandant au domestique de presser son cheval ; on eût dit que, décidé à commettre une folie, il avait peur de réfléchir.

Arrivé à Panama, il laissa sa voiture à l'hôtel dans lequel il avait coutume de descendre, et sortit à pied par la ville.

Dix minutes après, il poussa la porte du *Phénix-salon*, et se trouva dans le hall qui précédait les salles de jeu : désespéré à la pensée du désespoir de Merced en apprenant le refus de Pierre Miquet, le malheureux général avait décidé de demander à la roulette cette dot sans laquelle on ne voulait pas de sa fille.

A la vue du général, M. Jackson fit un brusque mouvement, il déposa son cigare, et sortant de son comptoir, s'avança la main tendue au devant de M. Mendès.

—By god ! exclama-t-il, je ne sais si j'en dois croire mes yeux.

—Croyez, croyez, monsieur Jackson, riposta le général avec un sourire forcé ; c'est bien moi en chair et en os.

Puis, gêné par le regard scrutateur que l'Américain faisait peser sur lui, il ajouta d'un ton dégagé :

—Que voulez-vous ?... *auri sacra fames*... tout le monde doit y passer.

Il dégagea sa main pour continuer son chemin ; M. Jackson le retint par le bras :

—Vous savez, dit-il confidentiellement, que derrière mes boîtes de cigares, j'ai une caisse dont le contenu est à votre disposition... si la chance venait à tourner contre vous.

M. Mendès balbutia un vague remerciement et se dirigea vers la salle de jeu.

A peine eut-il poussé la porte qu'un employé de la maison, le flairant aussitôt pour un joueur sérieux, se précipita au devant de lui et lui offrit de le faire asseoir à la meilleure place.

Opération difficile en apparence, car autour de la roulette, une foule avide se pressait.

Mais l'employé saisit par les épaules un joueur décafé qui s'obstinait à rester assis devant la table, suivant d'un œil abruti le jeu auquel il ne pouvait plus prendre part.

Le décafé jura, tempêta, se cramponnant à son siège des pieds et des mains.

Mais l'employé était un solide gaillard ; il décrocha l'entêté, le souleva comme il eût fait d'un enfant et le déposa plus loin.

Deux autres joueurs se préciprèrent pour s'emparer de la place vide et l'employé dut livrer une

nouvelle bataille pour les ôter de là ; il fut obligé d'appeler un camarade à son aide.

Quelques bourrades furent échangées, mais les employés restèrent maîtres de la chaise qui n'avait pas bougé car elle était, comme toutes les autres, fixée au parquet par des crampons de fer,

Enfin, le général put s'asseoir. Et il se mit aussitôt à jeter son argent à tort et à travers, sans savoir ce qu'il faisait.

Cette manière de procéder lui fut d'abord favorable : un gros tas d'or et de banknotes s'accumulait devant lui.

Combien y avait-il là ? dix, vingt, trente mille piastres peut-être, mais il ne comptait pas.

La fièvre du jeu s'était emparée de lui et, les lèvres balbutiantes, les mains nerveuses, la face livide, il pontait comme un fou, suivant anxieusement la bille dans sa course vertigineuse, se contentant de pousser un grognement sourd lorsqu'il avait gagné.

Alors ses doigts devenaient crochus, comme des dents de rateau, pour ramener devant lui, d'un mouvement d'avare, l'or et le papier qui représentaient son gain.

Son cœur bondissait d'aise en songeant que tout cela était la dot de sa fille qui, à chaque coup de roulette, grossissait, et son envie de la voir riche lui faisait oublier toute prudence, et il murmurait : "Encore ! encore !"

Des exclamations admiratives s'élevaient autour de lui ; même, plusieurs fois, des mains se glis-sèrent jusqu'au tas et y firent une brèche.

Le général n'entendait pas, ne voyait pas : on l'eût dévalisé si l'employé, qui comptait sur une grosse gratification, ne se fût constitué son garde du corps et ne fût intervenu pour écarter les cyniques filous.

Le bruit s'était répandu dans le *Phénix* qu'un joueur allait faire sauter la banque, et de tous les coins de l'établissement les curieux accouraient, envahissant la salle, s'écrasant, se piétinant, se hissant les uns sur les autres pour mieux juger cette partie extraordinaire.

Comme de juste, les paris s'engageaient pour ou contre la banque.

Un des premiers, M. Jackson était accouru et, placé juste en face du général, il le considérait anxieusement.

Et sans doute l'attitude de M. Mendès le plongea-t-elle dans une profonde stupéfaction, car il murmura à mi-voix :

—Voilà qui est bizarre.

—N'est-ce pas ! dit quelqu'un derrière lui.

Le banquier se retourna et ne put retenir un "ah !" surpris en reconnaissant Pierre Miquet.

—Je ne savais pas votre futur beau-père aussi joueur que cela, dit-il sur un ton qui cortenait une interrogation.

L'ingénieur réprima un sourire et répondit en se penchant bas à l'oreille de M. Jackson :

—C'est une chose qui me donne à réfléchir.

Le banquier haussa les épaules.

—En tous cas, si cela continue quelques tours encore, vous n'aurez pas à vous en plaindre... avec un gain semblable, le général sera large sur la question de la dot.

—Si cela continue... répliqua Pierre Miquet.

Comme il achevait ces mots, une exclamation sortit de toutes les poitrines : le général venait de perdre.

Il sembla dès lors que la chance se tournât contre lui : peu à peu le tas diminuait, puis il fut fortement entamé et se réduisit bientôt à quelques centaines de piastres.

Impitoyablement, le rateau enlevait tous les enjeux du père de Merced.

Un dernier coup et tout fut liquidé : devant lui, le tapis était net ; il n'avait plus rien.

Stupéfié, il se leva, les jambes chancelantes, les mains agitées d'un tremblement nerveux ; sa tête lui semblait lourde, comme si elle eût contenu du plomb, ses paupières enflammées le brûlaient ; devant ses yeux flottait un brouillard vague qui l'aveuglait.

Il fit quelques pas dans la salle, étourdi, ne se rendant pas bien compte de sa situation.

Quelqu'un tout à coup lui adressa la parole.

—Tous mes compliments, mon cher général, j'ai rarement vu un joueur de votre taille.

Le malheureux tressaillit, comme brusquement tiré d'un rêve ; il passa la main sur son front et regarda la personne qui lui parlait.

C'était M. Jackson qui venait d'avoir avec Pierre Miquet un entretien rapide, à la suite duquel il s'était avancé à la rencontre de M. Mendès.

L'Américain ajouta :

—J'ai vu le moment où vous faisiez sauter la banque... Savez-vous que c'eût été un coup magnifique.

—Magnifique !... magnifique !... oh ! oui, balbutia le général en retenant ses larmes.

—J'ai estimé, poursuivit impitoyablement l'Américain, que vous avez eu devant vous, pendant quelques minutes, près de quarante mille piastres.

Quarante mille piastres ! ce chiffre s'abattit sur le crâne de M. Mendès comme un maillet de plomb.

Comment ! il avait eu cette fortune entre ses mains et il ne s'était pas enfui avec !

Mais c'était la dot de Merced que le hasard avait mis à sa disposition, la dot de Merced qu'il avait été assez fou pour perdre après l'avoir gagnée !

Et intérieurement il se traitait de misérable, de père dénaturé...

—A votre place, dit mielleusement M. Jackson, je ne m'en tiendrais pas là.

Le général tressaillit et regardant fixement son interlocuteur.

—Qu'entendez-vous par là ? demanda-t-il.

—Une chose toute simple ; c'est que, malgré la déveine qui s'est acharnée sur vous pendant les derniers coups, vous en auriez triomphé s'il vous était resté de quoi continuer le combat.

M. Mendès eut un hochement de tête plein de doute.

—La meilleure preuve, poursuivit l'Américain, c'est qu'à peine vous aviez quitté la table, la rouge est sortie. Or, si je ne me trompe, vous jouiez à la rouge.

Le général frappa du pied avec rage.

—Vous avez raison, murmura-t-il les dents serrées, j'aurais pu regagner tout ce que j'avais perdu.

M. Jackson l'avait pris familièrement par le bras et l'entraînait, sans qu'il s'en aperçût, vers son petit comptoir.

—Sérieusement, continua-t-il, vous avez la chance pour vous ce soir, et tous ces messieurs autour de moi disaient qu'il était regrettable que vous ne puissiez continuer... ils affirmaient que vous auriez fini par faire sauter la banque... hein ! général, quel triomphe !

En vérité ! faire sauter la banque ! c'était bien là le souci de M. Mendès.

Non, il n'avait en tête qu'une pensée : la dot de Merced, et pour la conquérir, cette dot, il eût donné la moitié de son sang.

Cependant M. Jackson examinait attentivement le malheureux, et lisait sur son visage l'an-goisse qui lui étreignait l'âme.

Aussi fut-ce avec la certitude de ne pas essayer un refus qu'il lui dit :

—Vous savez que je suis toujours à votre disposition.

—A ma disposition ! répéta le général, qui ne comprenait pas.

Le banquier frappa du plat de la main sur sa caisse.

—Eh ! oui ! ne vous ai-je pas dit, quand vous êtes entré, que le contenu de ceci était à vous.

Un flot de sang afflua aux pommettes de M. Mendès, qui, tout aussitôt, devint livide :

—Sérieusement ? murmura-t-il d'une voix presque inintelligible.

—Très sérieusement, répliqua M. Jackson en introduisant lentement une clef dans la serrure de la caisse.

—Mais, fit le général, je n'ai aucun titre à tant de complaisance.

Les lèvres du banquier s'entrouvrirent dans un rire muet, qui fit apparaître des gencives noircies par l'abus du cigare, plantées de dents longues et jaunâtres.

—Qui vous parle de complaisance, mon cher général ; en mettant des fonds à votre disposition, je ne fais que mon métier.

—Mais, ordinairement, vous ne prêtez que sur garanties, balbutia M. Mendès.

—N'en avez-vous donc pas ?

—Hélas !

En prononçant ces deux syllabes, la voix du général s'était faite misérable et dévoilée.

—Et votre traitement ! le comptez-vous pour rien ? demanda le banquier.

—Quoi !... vous m'avancerez ?...

—Votre prochain trimestre : parfaitement oui...

Ce disant, le banquier avait attiré à lui une feuille de papier, sur laquelle il traça rapidement quelques lignes ; puis tendant la feuille au général.

—Datez et signez, dit-il... je vais vous remettre l'argent.

M. Mendès prit le papier d'une main tremblante et le conserva quelques secondes, hésitant.

Déjà, il venait de perdre ce qui représentait la vie des siens pendant trois mois ; et voilà que, maintenant...

Mais son hésitation ne fut pas longue ; il pensa qu'avec les piastres qu'on allait lui remettre, il pourrait regagner cette fortune qu'il avait tout à l'heure devant lui.

Il prit la plume et signa.

—Vous avez remarqué, dit M. Jackson, que j'ai laissé la somme en blanc.

—Eh bien ! dit-il timidement, donnez-moi cinq cents piastres.

—Vous ne voulez que cela ? fit négligemment le banquier ; ne trouvez-vous pas préférable de jouer avec de grosses sommes ? On dirige son jeu avec bien plus d'assurance...

—Vous avez raison, murmura le général, qui se sentait irrésistiblement entraîné... Mon trimestre est de mille piastres, donnez-moi mille piastres.

Il inscrivit lui-même la somme, et tendit le papier à M. Jackson qui, après l'avoir minutieusement vérifié, le serra dans un portefeuille.

Ensuite, il tira de la caisse une liasse de banknotes et une poignée d'onces qu'il déposa devant le général, en lui disant :

—Comptez.

Rapidement, M. Mendès feuilleta les banknotes et, sans prendre le temps de compter les onces, il les fourra dans sa poche et tout courant, rejoignit la salle de la roulette.

Comme au début, le même employé lui trouva une place, et il recommença à pointer.

Mais la veine l'avait abandonné, et il n'eut même pas les chances de sa précédente tentative.

A peine gagna-t-il quelques coups insignifiants, la peur de perdre l'avait rendu prudent.

Et ce fut, peu à peu, par petites sommes, qu'il vit s'en aller sous le râteau du croupier les mille piastres à lui avancées par M. Jackson.

Cette défaite avait duré plus longtemps que l'autre ; aussi était-il énérvé, épuisé.

Quand son dernier enjeu eut été ratissé, il resta là un moment, n'en croyant pas ses yeux, suivant les coups, de même que son prédécesseur sur la chaise qu'il occupait ; et il ne s'en alla que bousculé pas d'autres joueurs qui réclamaient brutalement la chaise qu'il occupait inutilement.

Il chercha, pendant quelques instants, à s'imaginer qu'il avait rêvé, qu'il était le jouet d'un cauchemar, qu'il s'éveillerait tout à l'heure, dans sa chambre, heureux d'échapper à l'angoisse épouvantable qui lui étreignait la poitrine.

Un incident insignifiant le rappela à la réalité.

Une soif ardente lui desséchait la gorge : il voulut demander à boire ; mais ayant machinalement tâté ses poches, il constata qu'elles étaient vides, absolument vides ; pas la plus petite pièce de monnaie, pas même de quoi payer à l'hôtel les menues frais du cocher et du cheval.

Alors, il se décida à sortir : minuit venait de sonner ; la brise marine apportait un peu de fraîcheur ; cela lui fit du bien, et il reprit possession de lui-même.

Mais il n'en sentit que plus vivement l'horreur de sa situation.

Non, ce n'était pas un rêve, non il n'était pas le jouet d'un cauchemar : il avait bien joué et perdu l'argent qui devait faire vivre les siens pendant six mois, le trimestre touché et le trimestre à venir.

C'était, pour sa femme et pour sa fille, une vie de privations et de misère.

Jamais il n'oserait leur avouer la folie qu'il avait

commise et, à la pensée même de se trouver devant elles, il frissonna.

Un flot de sang lui monta à la tête... Sa main, qu'il avait mise dans sa poche, sentit la crosse de son revolver, et alors, subitement, comme la solution fatale de sa situation désespérée, l'idée du suicide lui vint.

Et, sortant le revolver, il en appuya, d'une main tremblante, le canon sur sa tempe.

Cependant, comme il allait presser la détente, une hésitation immobilisa son doigt.

—C'est mal, pensa-t-il, c'est mal et c'est lâche...

En même temps, une main lui saisit vigoureusement le poignet, et le revolver tomba sur le sol.

—Qu'est-ce que vous alliez faire général ? s'écria une voix émue.

M. Mendès regarda, avec des yeux hébétés, l'individu qui lui parlait et, le reconnaissant recula.

—Vous ! balbutia-t-il, vous ! monsieur Miquet !

—Moi-même, général, fit l'ingénieur, moi que le hasard a envoyé juste à temps, pour vous empêcher de commettre ce crime... Voyons, vous avez donc oublié que vous avez une femme et une fille ?

—Laissez-moi ! fit le général d'un ton brusque.

—Ah ! non, par exemple ! je ne vous quitte pas, et même, si vous le permettez je m'emparerai de ceci.

En prononçant ces mots, il se baissait et mettait le revolver dans sa poche.

—Confisqué, dit-il d'un ton plaisant ; et maintenant, mon cher monsieur Mendès, confiez-moi vos petites affaires.

—Ne plaisantez pas, monsieur, fit le général avec l'accent d'une profonde tristesse ; car c'est votre refus d'épouser ma fille qui m'a poussé à une folie irréparable... que dis-je ?... à un crime !

—Mais, général, répliqua l'ingénieur, vous avez mal compris... comment aurais-je pu refuser d'épouser Mlle Merced, que j'aime de toute mon âme.

M. Mendès regarda le jeune homme en face, pour s'assurer qu'il ne se moquait pas de lui.

—Vous paraissez douter de la sincérité de mes paroles, reprit Pierre Miquet, et vous avez tort. Je vous avais dit : " Attendez que nous soyons devenus riches." —Voilà tout.

Le général hocha la tête désespérément :

—Voilà tout ! murmura-t-il ; et c'est pour cela que j'ai joué... j'ai perdu plus que je ne possédais !

—Je le sais, fit Miquet ; j'étais là-haut et je vous ai vu...

—Vous m'avez vu !... ah ! pourquoi ne m'avez-vous pas arrêté ?

Miquet eut un brusque haut le corps :

—Vous arrêter !... mais je m'en serais bien gardé ! A un certain moment, vous aviez près de quarante mille piastres devant vous.

—Que la banque m'a reprises.

Miquet eut un mauvais rire.

—Cela arrive parfois, répliqua-t-il ; j'ai vu aussi que M. Jackson vous faisait signer un papier, en échange duquel il vous a remis une jolie somme.

—Une somme que j'ai perdue.

—Eh ! exclama l'ingénieur, vous avez mal joué vous vous êtes laissé enlever cela par petits paquets... et puis, voulez-vous que je vous dise ? la chance était épuisée, il aurait mieux valu attendre au lendemain.

Le général courba la tête :

—Je suis ruiné, balbutia-t-il, j'ai perdu deux trimestres de mon traitement !

Miquet s'écria d'un ton léger :

—Et vous alliez faire faillite d'un trimestre à la caisse de l'honorable M. Jackson !... car, si vous vous étiez brûlé la cervelle, tout à l'heure l'administration des finances aurait refusé de payer la délégation dans trois mois.

Puis, d'une voix chaude, presque attendrie :

—J'ai l'air de plaisanter, dit-il ; mais au fond je suis peiné, très peiné de la situation en laquelle vous vous trouvez et je voudrais pouvoir vous sauver.

M. Mendès se prit la tête à deux mains, dans un geste désespéré, et murmura :

—Me sauver ! me sauver ! C'est impossible.

Miquet paraissait en proie à de profondes réflexions ; soudain, il s'écria :

—Peut-être.

Le général se redressa et, le saisissant par le bras.

—Oh ! ne me donnez pas un faux espoir, implora-t-il.

—Cela dépendra de vous.

—De moi ! oh ! parlez, je vous en supplie.

—Ce soir, je ne puis ; mais demain, nous causerons ensemble.

—Et vous pensez pouvoir me tirer d'embarras ?

—J'en suis presque sûr.

—Presque !

—En ce monde, est-on jamais sûr de rien ?

M. Mendès avait pris entre les siennes les mains de Pierre Miquet, balbutiant :

—Ah ! mon ami... mon ami...

—Alors, c'est entendu, fit l'ingénieur ; attendez-moi demain pour déjeuner.

—C'est entendu ; mais, en ce cas, je puis retourner à la villa.

Pierre Miquet fronça légèrement les sourcils :

—Non, dit-il après avoir réfléchi ; il est préférable que vous couchiez à Panama... vous enverrez demain un mot à Mme Mendès pour la prévenir.

—Je coucherai et j'enverrai un mot demain matin, répéta le général docilement.

—Et si vous refusez mes propositions...

—Si je refuse ?... balbutia le général en tremblant.

—Eh bien ?

—Que voulez-vous dire ! Parlez, je vous en conjure.

—Eh bien ! je vous rendrai votre revolver, conclut Pierre Miquet d'une voix dure.

—Oh ! mon cher Miquet, ne parlez pas ainsi ! murmura l'infortuné général, sauvez-moi, ou plutôt sauvez ma femme et ma fille, je suis prêt à tout.

—Rassurez-vous, répliqua l'ingénieur, je suis sûr que nous nous entendrons.

Les deux hommes gagnèrent silencieusement l'hôtel où était descendu le général ; puis ils se quittèrent en se promettant de se revoir le lendemain.

Etant seul, Pierre Miquet reprit d'un pas rapide le chemin du *Phoenix-salon* ; mais à peine, après avoir franchi le seuil, eut-il jeté un regard dans la halle où était installé le comptoir de M. Jackson, qu'il laissa échapper une exclamation désappointée.

Le banquier n'était plus là.

—Voilà qui est fâcheux, murmura l'ingénieur.

Puis, après un moment :

—Baste ! demain il sera temps de causer, d'autant plus qu'il me faut prendre quelque repos avant de me rendre à l'hôpital ; je ne veux pas qu'un autre que moi recueille le dernier soupir de cet excellent ami, M. l'abbé Rigal.

Et, après avoir souligné ces paroles d'un petit éclat de rire cruel le misérable s'en fut se coucher.

XV.—PIERRE MIQUET EXPOSE SON PLAN A L'HONORABLE M. JACKSON.

Le lendemain de cette scène, M. Jackson était dans son cabinet.

La pendule marquait huit heures et demie et le banquier était de fort mauvaise humeur.

Chez lui, cette disposition d'esprit ne se manifestait par aucune expression ennuyée de physiologie ; jamais un muscle de ce visage impassible, impénétrable, se tressaillait.

Il fumait son cigare, en chassant les bouffées avec autant de régularité qu'à l'ordinaire et son attitude était aussi raide que lorsqu'il était content.

Seul, son domestique eût pu dire que M. Jackson n'était pas dans son assiette : dès son arrivée, le banquier s'était fait apporter un flacon de whisky dont il absorbait, à intervalles égaux, toute une série de petits verres.

C'était là le baromètre unique, mais certain, indiquant qu'il faisait mauvais temps dans le cerveau de l'honorable Américain ; ces jours-là, les employés, prévenus obligamment par le domestique, se tenaient sur leurs gardes ; car pour la moindre erreur dans un calcul, le moindre lapsus dans une lettre, une faute de langue ou un chiffre mal formé, M. Jackson se livrait sur son personnel à une épuration sans limites. (A suivre)